

l'intérieur de l'enceinte sacrée. Mais, à travers ce geste, c'est toute l'activité de Jésus qui est ici mise en cause.

Jésus ne répond pas directement à la question. Il ne dit rien de précis sur sa personne ou sa mission. Probablement estime-t-il que c'est inutile car ses interlocuteurs ne sont pas prêts à l'écouter et sont déjà résolus à le supprimer (cf. 11, 18). Il inverse le débat en posant lui-même une question. Il ne s'agit pas d'une ruse diplomatique, car il sait parfaitement qu'il sera exclu comme il l'a déjà annoncé plusieurs fois, mais il veut les mettre devant leur conscience, et dévoiler ainsi l'endurcissement de leur cœur. Il les invite donc à prendre publiquement position sur le baptême de Jean Baptiste, sachant que toute prise de position par rapport au Précurseur est déjà une manière de se situer par rapport à lui, Jésus! En les renvoyant au témoignage du Baptiste, il confirme indirectement sa propre mission.

Il transforme donc la question d'autorité en question de foi. Et Marc montre, qu'en ce domaine, les foules étaient plus ouvertes et plus clairvoyantes que ces interlocuteurs officiels, « car tous pensaient que Jean était réellement un prophète. » La question de Jésus sur l'authenticité de la mission du Baptiste les met mal à l'aise, car ils avaient peur de la foule. Ils manifestent ainsi qu'ils sont plus préoccupés de leur réputation auprès des foules que de la vérité. Ils préfèrent donc se dérober à la question et répondent : « Nous ne savons pas. » Dérobade qui les juge et démasque leur mauvaise foi.

10. LA PARABOLE DES VIGNERONS HOMICIDES. 12, 1-12.

12, 1-5 « Jésus se mit à leur parler en paraboles. "Un homme planta une vigne, il l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et y bâtit une tour de garde. Puis il loua cette vigne à des vigneron, et partit en voyage. Le moment venu, il envoya un serviteur auprès des vigneron pour se faire remettre par eux ce qui lui revenait des fruits de la vigne. Mais les vigneron se saisirent du serviteur, le frappèrent et le renvoyèrent les mains vides. De nouveau, il leur envoya un autre serviteur; et celui-là

ils l'assommèrent et l'humilièrent. Il en envoya encore un autre, et celui-là, ils le tuèrent; puis beaucoup d'autres serviteurs: ils frappèrent les uns et tuèrent les autres." »

Jésus garde la parole, mais poursuit le débat en racontant une parabole que ces mêmes adversaires, à qui ils s'adressent, saisiront très bien: « Ils avaient bien compris que c'était pour eux qu'il avait dit cette parabole » (12, 12). Cette parabole s'appuie sur un thème biblique très connu de ses auditeurs, celui de la vigne, que les prophètes ont souvent utilisé comme symbole du peuple d'Israël, entouré, protégé et choyé par le Dieu de l'Alliance et aussi souvent menacé de châtiments en raison de ses infidélités. Le cantique de la vigne (cf. Is 5, 1-7) qui était déjà une parabole de jugement contre l'ingratitude des chefs de Jérusalem et les habitants de Judée, était dans toutes les mémoires.

La dynamique de la parabole est claire. Par trois fois, le maître de la vigne envoie un serviteur pour en récolter vainement les fruits. Le premier est « rué de coups et renvoyé les mains vides ». Le second serviteur, selon Marc, est « frappé à la tête » Est-ce une allusion à Jean Baptiste qui fut décapité? Le troisième, et « beaucoup d'autres » sont tués.

12, 6-8 « Il lui restait encore quelqu'un: son fils bien-aimé. Il l'envoya vers eux en dernier, en se disant: "Ils respecteront mon fils." Mais ces vigneronns là se dirent entre eux: "Voici l'héritier: allons-y! tuons-le, et l'héritage va être à nous." Ils se saisirent de lui, le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. »

En dernier lieu, Jésus fait allusion à la mission du fils, « l'unique », « le fils bien-aimé ». Ces expressions font probablement allusion au sacrifice d'Isaac (Gn 22, 2), le fils unique d'Abraham, encore appelé le « Fils bien aimé », titre que Jésus reçoit du Père au cours de son baptême (1, 11) et de sa transfiguration (9, 7). Les vigneronns, désireux de s'appropriier la vigne, tuent « l'héritier » en répétant les propos des frères de Joseph: « Venez, tuons-le » (cf. Gn 37, 20; Sg 2, 12-20). L'ayant saisi et tué, Marc ajoute « et ils le jetèrent hors de la vigne » faisant ainsi, sans doute, allusion à la passion de Jésus qui sera emmené hors de sa Ville pour être crucifié.

12, 9-11 « Que fera le maître de la vigne? Il viendra, fera périr les vigneron, et donnera la vigne à d'autres. N'avez-vous pas lu ce passage de l'Écriture: "La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, est devenue la pierre d'angle: c'est là l'œuvre du Seigneur; la merveille devant nos yeux!" »

Jésus interrompt, soudain, la parabole et pose la question: « Que fera le maître de la vigne? » et donne lui-même le verdict logique. Le fait que la vigne est confiée à « d'autres » souligne l'universalité du salut et conforte la mission de la communauté chrétienne primitive auprès des païens. Il conclut finalement en citant un psaume: « La pierre qu'ont rejeté les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle: c'est là l'œuvre du Seigneur, elle est admirable à nos yeux. » (118, 22-23) que Marc a déjà mis sur les lèvres de ceux qui l'ont acclamé avant son entrée à Jérusalem (11, 9). Cette citation reprend en quelque sorte les « annonces » de la passion qui faisaient déjà allusion à l'exclusion de Jésus et à sa résurrection.

À travers cette image de la « pierre » d'abord rejetée, puis devenue angulaire, Jésus veut sans doute faire entrevoir à ses auditeurs l'issue finale de cette dramatique histoire du salut dont il a présenté un saisissant résumé dans la parabole qu'il vient de conter. C'est le dessein d'amour de Dieu qui triomphera et non la méchanceté des hommes.

12,12 « Les chefs du peuple cherchaient à arrêter Jésus, mais ils eurent peur de la foule. Ils avaient bien compris en effet qu'il avait dit la parabole à leur intention. Ils le laissèrent donc et s'en allèrent. »

Marc passe immédiatement à la réaction butée des autorités officielles que la tradition juive appelait justement « les bâtisseurs de Jérusalem », soulignant l'endurcissement de leur cœur, puisqu'ils « cherchaient à le saisir », mais, une fois de plus, « craignant la foule », ils vont abandonner le terrain.

11. DEUXIÈME CONTROVERSE. DIEU ET CÉSAR. 12, 13-17

12, 13-17 « On envoya à Jésus des Pharisiens et des partisans d'Hérode pour lui tendre un piège en le faisant parler, et ceux-ci vinrent lui dire: "Maître, nous le savons: tu es toujours vrai; tu ne te laisses influencer par personne, car ce n'est pas selon les apparences que tu considères les gens, mais tu enseignes le chemin de Dieu selon la vérité. Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César, l'empereur? Devons-nous payer, oui ou non?" Mais lui, sachant leur hypocrisie, leur dit: "Pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve? Faites-moi voir une pièce d'argent (un denier)." Ils en apportèrent une, et Jésus leur dit: "Cette effigie et cette inscription, de qui sont-elles?" – "De César", répondent-ils. Jésus leur dit: "Ce qui est à César, rendez-le à César, et à Dieu ce qui est à Dieu." Et ils étaient remplis d'étonnement à son sujet. »

S'étant éloignés, les officiels du Sanhédrin envoient sur le terrain quelques pharisiens et quelques hérوديens pour entamer une nouvelle discussion d'école sur l'impôt à payer à l'empire romain. Car ce problème délicat et sensible réveille nécessairement bien des passions et les partis politico-religieux étaient eux-mêmes divisés sur la question.

Les zélotes refusaient toute forme d'impôt, car ce serait reconnaître de facto la légitimité du pouvoir romain. Les hérوديens, compromis avec Hérode pour quelques privilèges ou avantages, et donc dépendants du pouvoir de l'occupant, n'y étaient pas opposés. Et les pharisiens, en principe opposés à Rome, s'en accommodaient tactiquement pour garder leur liberté de culte. Dans quel camp Jésus va-t-il se ranger? Question-piège, puisque quelle que soit sa réponse, il s'attirera la fureur d'une des tendances. S'il dit oui, il sera traité de collaborateur, s'il dit non, il sera accusé d'être un dangereux agitateur qu'il faut dénoncer auprès du gouverneur romain!

Ses interlocuteurs ouvrent leur question par une reconnaissance louangeuse sur l'intégrité et l'impartialité de Jésus qui « enseigne le chemin de Dieu. » « Aveu sincère ou ruse perfide? Jésus n'est pas dupe du piège qu'on lui tend: Connaissant leur hypocrisie, il

leur dit: «Pourquoi me tendez-vous un piège?» Et une fois de plus, il va renverser la situation et renvoyer ses interlocuteurs à leur conscience.

Il leur demande un «denier», monnaie qui porte l'effigie de l'empereur Tibère et sur lequel était gravée l'inscription: «Tibère empereur, fils du divin Auguste, Auguste lui-même». Ce faisant, ils prouvent déjà qu'ils utilisent bien cette monnaie étrangère! Leur geste les compromet et Jésus a les coudées franches pour les prendre à leur propre piège. Si cette pièce appartient, comme l'inscription l'indique, à l'empereur (un César) elle lui revient de droit.

Mais Jésus élève le niveau de la question et introduit une hiérarchie de valeurs dans les devoirs et les droits des hommes. On ne saurait mettre sur le même plan nos devoirs envers l'Absolu de Dieu et les contraintes relatives au monde des hommes. Jésus ne donne pas de réponse passe-partout pour n'importe quelle situation sociale. Le comportement civique nécessite toujours un certain discernement. Dans le cas présent il ne préconise ni la résignation devant l'ordre établi, comme les pharisiens, ni son rejet comme les zélotes; et il ne bénit pas davantage l'état impérial comme les hérodiens.

Il constate simplement que, d'un côté, il existe des pouvoirs humains plus ou moins provisoires en ce monde et de l'autre une seule souveraineté divine, éternelle, qui s'impose à l'homme: celle de Dieu. Pour les premiers, il invite à adopter une attitude critique: ne pas absolutiser, sacraliser ce qui est relatif. «Ce qui est à César, remettez-le à César.» Autrement dit: «Rendez-lui ce qu'il faut et rien de plus!» Et «Rendez à Dieu ce qui lui revient» c'est-à-dire toute votre personne. Ce que César ne saurait prétendre!

L'attitude de Jésus pourrait apparaître comme «apolitique», mais elle est en fait très responsable et pleine de discernement face aux choix que nous devons faire devant les hommes et devant Dieu. C'est, enracinés dans l'essentiel: la vie et l'amour de Dieu, que les disciples peuvent trouver une certaine liberté par rapport à leurs engagements responsables d'hommes et de citoyens.

12. TROISIÈME CONTROVERSE. À PROPOS DE LA RÉSURRECTION DES MORTS. 12, 18-27

12, 18-25 « Des sadducéens – ceux qui affirment qu’il n’y a pas de résurrection – viennent trouver Jésus. Ils l’interrogeaient: “Maître, Moïse nous a prescrit: ‘Si un homme a un frère qui meurt en laissant une femme, mais aucun enfant, il doit épouser la veuve pour susciter une descendance à son frère. Il y avait sept frères; le premier se maria, et mourut sans laisser de descendance. Le deuxième épousa la veuve, et mourut sans laisser de descendance. Le troisième pareillement. Et aucun des sept ne laissa de descendance. Et en dernier, après eux tous, la femme mourut aussi. À la résurrection, quand ils ressusciteront, duquel d’entre eux sera-t-elle la l’épouse, puisque les sept l’ont eue pour épouse?” Jésus leur dit: “N’êtes-vous pas entraîné de vous égarer, en méconnaissant les Écritures et la puissance de Dieu? Lorsqu’on ressuscite d’entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme les anges dans les cieux.” »

La troisième controverse est provoquée par des sadducéens, membres des grandes familles de l’aristocratie sacerdotale, gardiens farouches de la Torah dont ils retenaient surtout l’idéal théocratique du sacerdoce. Par contre ils ne faisaient pas grand cas du message des prophètes et de la « tradition des anciens » à laquelle les pharisiens étaient, eux, fort attachés. Ces sadducéens rejetaient aussi toute idée de résurrection que les pharisiens fondaient sur l’Écriture.

Ces riches dignitaires vont donc tenter, à partir d’un « cas » purement imaginaire, de démontrer que la résurrection est une conception absurde et surtout d’obliger Jésus à prendre position sur ce sujet controversé. L’histoire de cette femme qui a épousé successivement sept frères, s’appuie sur la loi dite du lévirat (cf. Dt 25, 5-10) qui prévoit que si un homme meurt sans laisser d’enfants, c’est un de ses frères, donc « beau-frère » (*lévir* en latin) de la veuve, qui devait épouser celle-ci afin de lui assurer une descendance.

En fait, le cas tout à fait théorique qu’il soumette à Jésus, manifeste surtout leur conception étroite de l’au-delà qu’ils imaginent

comme une simple transposition des réalités terrestres. Jésus commence par leur faire remarquer qu'il ne faut pas mettre sur le même plan ceux qui vivent encore dans « ce monde-ci » et ceux qui, ressuscités, ont la grâce de participer au « monde à venir » où ils ne prennent plus ni femme ni mari ; étant « pareils aux anges ».

En disant cela, Jésus ne déprécie nullement les relations conjugales, mais comme ces « fils de la résurrection » ne peuvent plus mourir, la procréation liée à notre condition terrestre n'est plus nécessaire et leurs relations ne sont donc plus d'ordre charnel. Transfiguré, l'être humain, homme ou femme, vivra de la vie même de Dieu. Cela ne signifie pas que les relations dans l'au-delà seront impersonnelles, mais les relations terrestres, même privilégiées, comme les relations conjugales, ne sont que des figures par rapport aux relations interpersonnelles nouvelles du monde à venir qui seront de l'ordre de la « communion spirituelle ».

12, 26-27 « Et sur le fait que les morts ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le Livre de Moïse, au récit du Buisson ardent, comment Dieu lui a dit : "Moi, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob ?" Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Vous vous égarez complètement. »

Une fois plus, Jésus dépasse largement les perspectives étroites de la question posée. Et après avoir invité ses interlocuteurs à ne pas projeter notre situation actuelle dans l'au-delà, il revient avec insistance sur la réalité de ce monde nouveau, celui de la résurrection. Et pour cela, il s'appuie sur un passage de l'Écriture : le récit du « buisson ardent » où le Seigneur révèle à Moïse qu'il est : « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob » (cf. Ex 3, 1-6.13.15).

Le feu de l'amour divin, symbolisé par le Buisson igné qui ne s'éteint pas, est fidèle. Comment pourrait-il évoquer les ancêtres de Moïse si ceux-ci étaient disparus à jamais ! Dieu « n'est pas le Dieu des morts mais des vivants. » « Vous vous égarez complètement » commente Jésus, qui fait ainsi comprendre aux sadducéens que refuser la résurrection, c'est admettre l'échec du Dieu vivant, face à la mort des hommes, méconnaître sa puissance créatrice et

surtout anéantir toute l'histoire biblique. Si leurs ancêtres dans la foi, Abraham, Isaac et Jacob ne vivent plus en Dieu, toutes les promesses et les alliances sont vaines et l'engagement de Dieu dans l'histoire du salut est une illusion.

13. QUATRIÈME CONTROVERSE. LE PREMIER DES COMMANDEMENTS. 12, 28-34

10, 28-30 « Un qui scribe avait entendu la discussion, et remarqué que Jésus avait bien répondu, s'avança pour lui demander: "Quel est le premier de tous les commandements?" Jésus lui fit cette réponse: "Voici le premier: 'Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force.'" »

Un scribe, qui a entendu la discussion et apprécié la réponse de Jésus, relance Jésus sur une autre question classique, souvent débattue à l'époque par les rabbins: la hiérarchie et l'importance des 613 prescriptions contenues selon eux dans la Torah! Pour Jésus, le « premier » commandement est tout entier dans la « confession de foi » monothéiste du peuple d'Israël (cf. Dt 6, 4-5) qui est la prière fondamentale que tout juif pieux récite matin et soir. Dieu est « l'unique » que l'homme doit aimer de tout son être.

12, 31-33 « "Et voici le second: 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même.' Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là." Le scribe reprit: "Fort bien, Maître, tu as dit vrai: Dieu est l'Unique et il n'y en a pas d'autre que Lui. L'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute sa force, et aimer son prochain comme soi-même vaut mieux que toute offrande d'holocaustes et de sacrifices." »

Et après avoir répondu à la question du scribe, Jésus enchaîne aussitôt en citant un « second » commandement: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18). Bien que pour l'homme biblique, le « prochain » vise surtout les autres membres du peuple juif, ce précepte invite néanmoins à aimer autrui avec le même intérêt que l'on a pour soi-même.

Matthieu dit que ce second commandement est « semblable » au premier et qu'ils contiennent ensemble « toute la Loi et les Prophètes » (cf. Mt 22, 39-40). Marc dit la même chose, mais par une formule où il mêle curieusement le singulier et le pluriel. « Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là ». Et il ajoute immédiatement une appréciation personnelle du scribe qui reprend l'argumentation de Jésus avec quelques variantes tirées de l'Écriture dont une sur l'importance de l'amour fraternel supérieur à toute action culturelle. (Cf. Os 6, 6; Am 5, 22-25 et 1 Sm 15, 22). Ce scribe a bien perçu la justesse et l'originalité de la réponse de Jésus qui lie intimement l'amour de Dieu et celui du prochain.

Jésus en est d'ailleurs une illustration exemplaire, l'incarnation vivante: le don de sa vie, par amour de Dieu et des hommes, dépasse tous les sacrifices du Temple. Aimer est en effet l'exigence première du Royaume qu'il inaugure en sa personne. Comment croire et aimer Dieu sans aimer les hommes que Dieu aime? Comment aimer vraiment son prochain sans reconnaître Dieu, source transcendante de la dignité de tout homme et de toute relation fraternelle? (Cf. 1 Jn 4, 7-8 et 19-21).

Luc rapporte cette scène dans un contexte un peu différent. Au légiste qui l'a interrogé sur ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle et qui vient de citer ces deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain, Jésus répond: « Tu as bien répondu. Fais cela et tu vivras » (cf. Lc 10, 25-28), établissant ainsi un lien très fort entre « vivre » et « aimer ». Combien de nos contemporains consultent médecins, psychiatres ou toutes sortes de gourous, en se demandant: « Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour vivre plus heureux! » Jésus répond simplement: « Aimes et tu vivras! » Vivre c'est aimer! « Nous savons, nous, que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort » (1 Jn 3, 14).

Tout passe, sauf la Bonté. La mission de tout disciple du Christ est de manifester par sa vie que l'amour est le seul capital qui ne se dévalue jamais. « Soyez bons et on vous croira » disait saint Vincent de Paul.

12, 34 « Jésus, voyant qu'il avait fait une remarque judicieuse, lui dit: "Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu." Et personne n'osait plus l'interroger. »

Jésus commente la réponse pertinente du scribe: « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu! » et confirme ainsi la priorité de l'amour qui dépasse tout discours théorique, toute philosophie et toute sagesse, car il est le mystère même du Royaume qu'il est venu révéler et inaugurer. Tout homme de bonne volonté, qui essaie d'aimer plus aujourd'hui et davantage demain, s'approche toujours de ce Royaume de Dieu.

14. CINQUIÈME CONTROVERSE. LA MESSIANITÉ DE JÉSUS. 12, 35-37

12, 35 « Alors qu'il enseignait dans le Temple, Jésus, prenant la parole, déclarait: "Comment les scribes peuvent-ils dire que le Messie est fils de David?" »

Depuis le début des controverses dans le Temple, Jésus renvoie sans cesse ceux qui « l'interrogent » à leur conscience et les oblige à se situer en vérité devant sa personne et son enseignement. Ici, dans l'ultime débat qui sert de conclusion à cette séquence des controverses, il prend lui-même l'initiative. Marc ne précise pas à qui s'adresse son enseignement, mais la finale semble indiquer qu'il parle à la foule présente dans le Temple.

« Comment les scribes peuvent-ils dire que le Messie est le fils de David? » Jésus se fait l'écho de la tradition fondée sur les Écritures selon lesquelles le Messie sera de la descendance de David. Et à cette époque, s'il existe plusieurs courants messianiques, ils avaient presque tous une tonalité nationaliste.

12, 36-37 « "David lui-même a dit, inspiré par l'Esprit Saint: 'Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Siège à ma droite jusqu'à ce que j'aie placé tes ennemis sous tes pieds.' David lui-même le nomme Seigneur. D'où vient alors qu'il est son fils?" Et la foule nombreuse l'écoutait avec plaisir. »

Jésus, en s'appuyant sur un psaume messianique (Ps 110, 1), attribué à David, tente de soulever une interrogation quant à l'identité du Messie. Ce psaume était chanté au cours de l'intro-nisation royale. Dieu accueillait en quelque sorte le nouveau roi et l'invitait à siéger près de lui, le palais royal étant contigu sur la droite du Temple de Jérusalem. Ainsi, dans ce psaume le mot «seigneur», répété deux fois, a deux sens différents. Le premier désigne Dieu lui-même et le second le roi-Messie.

Mais le fait que David désigne ce roi-Messie du même titre que Dieu : «Seigneur», n'est-ce pas l'indice que David, inspiré par l'Esprit Saint précise Jésus, a pressenti que ce Messie serait plus qu'un simple descendant d'une lignée dynastique humaine. Jésus soulève ainsi le mystère de l'identité du roi-Messie attendu et évoque donc ici, d'une manière voilée, sa propre identité. Il est bien, historiquement, enraciné dans la descendance charnelle de David, mais son mystère dépasse ces références humaines. Marc laisse la «foule nombreuse» devant la question. Et si celle-ci «l'écoute avec plaisir», elle n'est pas encore capable de reconnaître en Jésus le Fils du Père, le Seigneur universel qui sera manifesté le jour de Pâques.

15. ENSEIGNEMENT À PROPOS DE LA VANITÉ DES SCRIBES. 12, 38-40

12, 38-40 «Dans son enseignement, il disait: “Méfiez-vous des scribes qui tiennent à se promener en vêtements d'apparat et qui aiment les salutations sur les places publiques, les sièges d'honneur dans les synagogues, et les places d'honneur dans les dîners. Ils dévorent les biens des veuves et, pour l'apparence, ils font de longues prières: Ils seront d'autant plus sévèrement jugés.” »

Jésus poursuit son enseignement, à la même foule qui fréquente le temple, sur un autre thème: celui de la mise en garde contre l'hypocrisie des scribes. Contrairement à Matthieu qui a développé un long et sévère réquisitoire sur ce sujet (cf. Mt 23), Marc, beaucoup plus bref, se contente de les épingle vigoureusement par trois traits: leur vanité, leur exploitation éhontée des veuves et leur ostentation dans la prière. Traits qui sont exactement à l'opposé de ceux que Jésus demande à ses disciples (cf. 10, 14.21.43.45).

16. L'OFFRANDE DE LA PAUVRE VEUVE. 12, 41-44

12, 41a «Jésus s'était assis dans le Temple en face de la salle du Trésor, et regardait comment la foule y mettait de l'argent.»

Marc situe la dernière scène à l'intérieur du Temple, dans le parvis des femmes, près du tronc du Trésor du Temple destiné aux aumônes, où Jésus s'est assis. Il regarde les gens qui y apportent leur offrande et indiquent parfois aux prêtres de service la destination et le montant de leur don.

12, 41b-44 «Beaucoup de riches y mettaient de grosses sommes. Une pauvre veuve s'avança et mit deux petites pièces de monnaie. Jésus appela ses disciples et leur déclara: "Amen, je vous le dis; cette pauvre veuve a mis dans le Trésor plus que tous les autres. Car tous, ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence: elle a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre."»

Marc précise que de nombreux riches donnaient abondamment, sans doute pour souligner le contraste par rapport à la pauvre veuve (une de celles qu'exploitent les scribes dans la séquence précédente!) qui ne dépose que deux petites pièces. Jésus qui observe la scène «appelle» ses disciples. Cet appel auprès de lui, renforcé par le «Amen, je vous le déclare» qui suit, indique chez Marc que Jésus veut leur donner à nouveau un enseignement important pour leur formation. Commentant le geste de la veuve, il leur fait comprendre que sa modeste offrande a plus de valeur aux yeux de Dieu que toutes les autres, car les riches n'ont donné que de leur superflu, et elle a donné «tout ce qu'elle avait pour vivre», ce qui représente un vrai don de soi et une confiance totale en Dieu pour l'avenir. Pour Jésus, l'authenticité de la démarche de cette femme est un exemple pour ses disciples.

17. OUVERTURE DU DISCOURS SUR LES « DERNIERS TEMPS ». ANNONCE DE LA RUINE DU TEMPLE. 13, 1-4

13, 1-4 «Comme Jésus sortait du Temple, un de ses disciples lui dit: "Maître, regarde: quelles belles pierres, quelles belles